

# LES ENTHOUSIASMES OBLIGATOIRES

Aliénor Debrocq

Il s'agit d'habiter sa fonction, de l'incarner. Peu importe qui vous êtes. Quelles sont vos aspirations, votre personnalité.

Vous avez signé, et votre Smartphone devient l'extension naturelle de votre bras. Vérifiez vos mails à tout moment. Ne laissez pas le week-end s'écouler sans y répondre. Vous êtes chargée de communication. Vous faites partie des cadres. Du cadre. Des murs et du décor.

*Elle erre dans les couloirs du bâtiment, le visage décomposé. Revêtir le masque social et jouer le rôle qu'on attend d'elle est au-dessus de ses forces.*

Il s'agit d'apprendre à parler la langue de bois. La si précieuse et si insupportable langue de bois. Il faut sourire, sourire encore, rire parfois, avoir l'élocution facile, être polie, avenante, aimable, serviable, disponible. Il faut rédiger des communiqués, des newsletters (une par semaine), dire : Nous sommes là ! Nous sommes vivants ! Nous sommes les plus originaux, les plus fous ! Pensez à nous ! Suivez-nous sur Facebook ! Ne nous oubliez pas !

*Elle avait grandi dans un monde simple, un monde où à chaque question posée correspondait une seule*

*bonne réponse. Une seule réponse juste. Elle réalisait à présent qu'elle n'était pas si bien préparée que ça à la compétition. Au pluralisme des réponses possibles face à une situation donnée. Chaque défi nouveau la paralysait.*

Vous ne pouvez plus rien remettre en question. Vous êtes coincée dans une logique d'optimisme et de production enthousiaste en permanence. Coincée dans le Main Stream. L'immanence. Il n'est plus possible de sortir du cadre pour le remettre en cause. Il n'y a pas de mise en perspective ni de réflexion possible. Il faut produire. Faire de l'événementiel. Sans cesse. Nous périrons par l'excès, bien certainement. L'excès de consommation comme l'excès de culture. La décroissance n'est pas une option. N'est en aucun cas une option. Le grand défi de notre temps, ma petite, est de parvenir à faire toujours plus avec de moins en moins de ressources matérielles et humaines. Surtout moins de ressources humaines.

*Tu erres dans les couloirs du bâtiment, le visage décomposé. Revêtir le masque social et jouer le rôle qu'on attend de toi est au-dessus de tes forces.*

Il faut courir d'un bureau à l'autre, avaler un

mauvais sandwich de pain de mie devant l'écran mal calibré du vieux PC quatre tiers. Il faut coincer le téléphone contre l'épaule et pianoter en même temps. Il faut mémoriser son calendrier Outlook et tous les calendriers partagés : devenir sa boîte de réception, en connaître par coeur chaque menu déroulant. Il faut avoir au fond des yeux cet éclat brillant et assuré de l'enthousiasme en toutes circonstances. Jouer le jeu, le grand jeu, de l'enthousiasme obligatoire.

*Elle était devenue chargée de communication. Rien que le terme lui semblait une erreur. Par erreur. Elle était arrivée là par erreur et ne savait pas comment en sortir. Comment vivre encore sans passer son temps à s'apitoyer sur son propre sort. Il lui semblait que le milieu dans lequel elle évoluait était pétri d'injustices profondes : il y avait ceux qui travaillaient six heures par jour et ceux qui en faisaient douze sans broncher. Ceux qui prenaient cinq semaines de congés l'été et qui ensuite lui affirmaient qu'elle faisait passer ses droits avant ses devoirs. Rien que ça.*

On entre dans des rôles. Du préfabriqué. On ne peut pas dire : Vous savez, je suis aussi autre chose, j'ai autre chose dans la vie que ce boulot. J'écris, je

créée, je ressens, je rêve ! On n'a pas le droit d'être autre chose. On doit habiter sa fonction, rester disponible le soir et les week-ends. Alors on trouve des faux-semblants, des échappatoires. On prétend être débordée les rares fois où on ne l'est pas vraiment. On prétend être hyperbusy tout le temps. On revêt le masque, le costume infailible de l'hyperactivité.

Youpi youpi, nous, on parle la langue de bois ! Une nouvelle newsletter à écrire, youpi. Un nouveau dossier de presse, youpi.

Youpi.  
Youpi.  
Youpi.  
Dégueulis.

*J'erre dans les couloirs du bâtiment, le visage décomposé. Revêtir le masque social et jouer le rôle qu'on attend de moi est au-dessus de mes forces.*

Il y a les grands spécialistes du temps masqué. Parce que c'est la seule façon de pouvoir exister, de survivre. Ceux qui prétendent être occupés tout le temps sans être vraiment indispensables. Pas réellement irremplaçables. Toute cette joyeuse prolifération des fonctions administratives au détriment des fonctions de production, de création.

*Elle tentait de se dire : Je suis une espionne en mission d'observation. Je dois rendre compte de ce que je découvre. Je suis une espionne zébrée. C'est un jeu. C'est forcément un jeu, et en plus je gagne de l'argent. Et je suis libre de quitter en cours de partie. Elle développait pourtant de plus en plus une forme de « phobie des postures ». Un rejet complet des apparences.*

Vous voulez travailler dans le culturel ? Alors vous êtes supposée tout donner. Comme si la vie, toute votre vie, était là, tenait uniquement à ça. Telle est la dimension sacrificielle tout à fait insupportable de ce milieu. Est-ce la crise qui a généré ce phénomène ? Cet effort de guerre dans le monde du travail ? Tant de luttes sociales pour en arriver à cette hypocrisie sans limites. À donner sans plus compter. La bonne blague.

*Elle subissait sans cesse des situations inconfortables, voire impossibles à supporter. Il ne fallait pas déverser sa souffrance. Ne pas se confier. Tout garder pour elle. Donner le change en toutes circonstances. Elle avait alors cette envie irrépressible de revêtir sa cape d'invisibilité. De se soustraire au regard des autres. De se fondre dans le décor, dans le tapis plein, dans les murs. L'angoisse était imminente, elle la sentait monter. Déréalisation. Dépersonnalisation. Trouble panique.*

Dans cette course effrénée à l'enthousiasme, qui le sera le plus ? Tu comprends bien ma petite que si tu souhaites rester à ce poste dix ans, tu ne peux pas faire un gentil 9-17 tranquillement. Il s'agit de capitaliser sur les succès. De créer le Buzz.

Elle avait découvert les images d'une jeune photographe, Lise Gaudaire. Des portraits, essentiellement. Des hommes et des femmes photographiés de face, sans sourire. Surtout pas de sourire, avait expliqué Lise. Ces visages disaient simplement : Je suis ici. Je suis vivant. Regardez-moi. Ils n'exigeaient aucune reconnaissance. Ne demandaient aucun assentiment, aucun accord forcé. Aucune fausse joie.



Photos Lise Gaudaire «La vingtaine».